

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Isabelle-sur-mer de Claude Le Bouthillier (Éd. d'Acadie)

Gilles Cossette

Numéro 19, automne 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40574ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

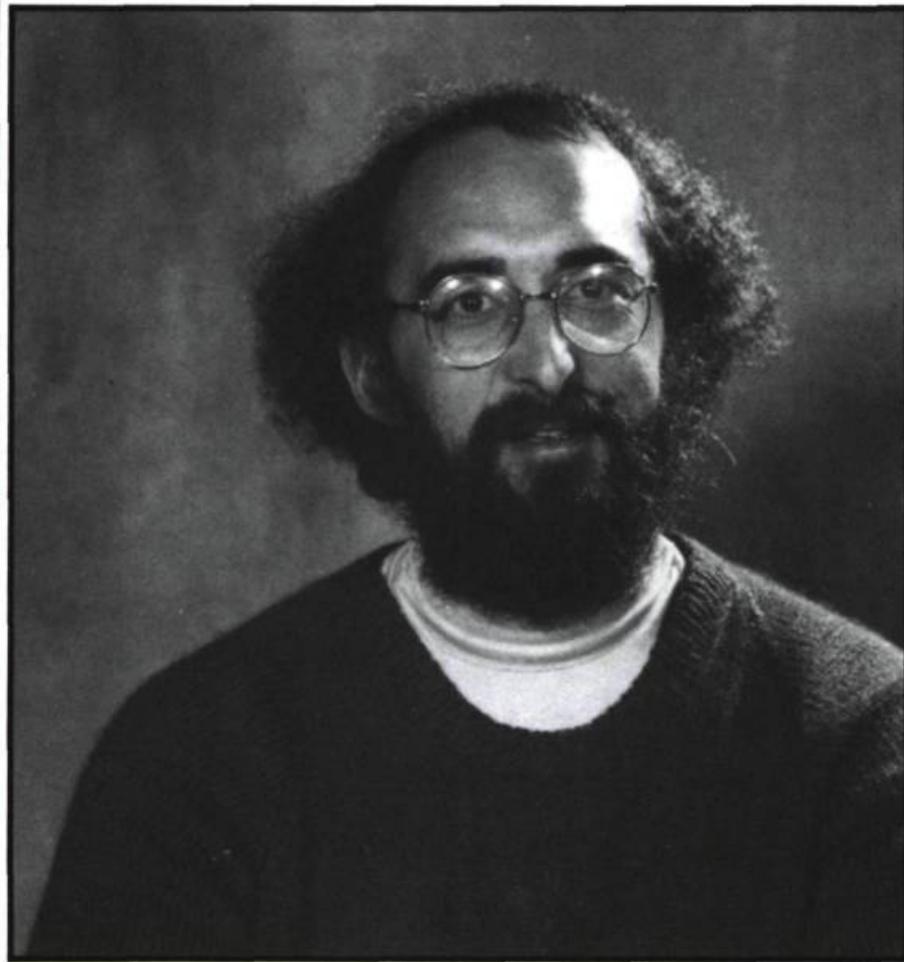
0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cossette, G. (1980). Compte rendu de [Isabelle-sur-mer de Claude Le Bouthillier (Éd. d'Acadie)]. *Lettres québécoises*, (19), 69–71.



1-

Isabelle-sur-mer

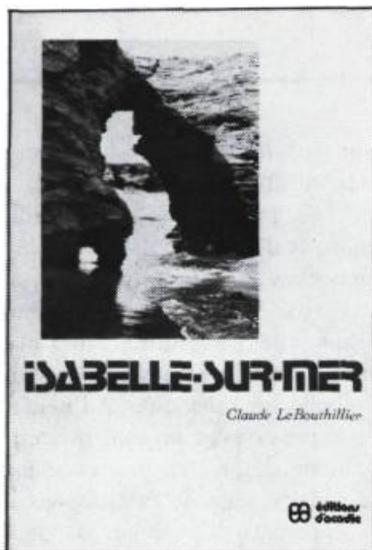
de Claude Le Bouthillier
(Éd. d'Acadie)

Si certains poètes acadiens, comme Herménégilde Chiasson, vont jusqu'à dire qu'« il n'y a plus d'Acadie », il se trouve des romanciers pour imaginer dès à présent ce qu'elle sera en l'an 2000. *Isabelle-sur-Mer*, de Claude Le Bouthillier, paru aux Éditions d'Acadie, est présenté comme un « roman d'anticipation ». L'intrigue se situe au XXI^e siècle, en Acadie. « Le mythe de la renaissance acadienne, écrit Le Bouthillier, dans son prologue, (se situant lui-même encore plus loin dans l'avenir), avait fait place à la réalité d'un pays géré par ses habitants ».

Les deux principaux héros de *Isabelle-sur-Mer* pourraient être des réin-

carnations d'Évangéline et de Gabriel. Isabelle Savoie vit à Caraquet, où elle est née, et Jack Bourgeois arrive de Saint-Martinville, en Louisiane, où sa famille vit depuis la Déportation. Jack revient en Acadie pour retrouver ses racines et rencontre Isabelle. Ils s'éprennent l'un de l'autre. Jack finit même par découvrir qu'un de ses ancêtres, pendant le Grand Dérangement, avait été séparé de sa fiancée, qu'il avait recherchée pendant trente ans, en vain, pour finalement mourir sur les rives du Mississipi. Or la bien-aimée perdue était justement une grand-tante d'Isabelle, nommée Savoie comme elle.

Car *Isabelle-sur-Mer* est à la fois un roman d'anticipation, « situé aux abords de l'an 2000 », et un roman d'amour et d'aventure dans le style des romans canadiens du XIX^e siècle, avec des héros vertueux, des épreuves cruelles, des aventures invraisemblables et une fin édifiante. Quand Jack et Isabelle se rencontrent, l'humanité est aux prises avec un mal mystérieux qui empire de jour en jour et se manifeste par une série de catastrophes sans liens apparents : épidémies de dépressions nerveuses et de suicides, guerres civiles, émeutes, famines. L'Acadie elle-même commence à être touchée par cet inquiétant phénomène. Les Acadiens de Le Bouthillier n'en perdent pas pour autant leur sang-froid. Imperturbables, ils entreprennent de sauver l'humanité, avec bonhomie, comme s'il s'agissait d'une formalité. Pendant que le monde s'écroule, ils forment des comités, écrivent des thèses, consultent des ordinateurs, émettent gravement des hypothèses, convaincus qu'avec un peu de psychanalyse, d'anthropologie, de sociologie, d'électronique, un soupçon de folklore et un brin de méditation transcendente ils arriveront à guérir la race. Cette noble cause ne prend pas tout leur temps néanmoins. Soucieux de ménager leurs forces, ils passent de longues heures à philosopher nonchalamment, en buvant de la « grisetite » et en mangeant des coques au coin du feu, fascinés par les inépuisables merveilles de leurs propres états d'âme. La nouvelle Évangéline est métaphysicienne. Elle pontifie placidement, laisse tomber, sentencieuse, des clichés énormes et vieux comme la planète, se piquant de révéler Jack à lui-même et de le remettre à jamais en accord avec le cosmos. Elle y arrive sans peine, bien entendu. En se balançant dans un hamac, à l'ombre des érables, Jack et Isabelle, désormais « sur la même longueur d'onde », *communiquent* inlassablement, ressassant toutes les idées reçues des deux derniers millénaires, dans un jargon qui est la version française de cette manie des années 70 que les Américains appellent le « psychobabble », forme de pollution sonore qui consiste à dire, par exemple.



I'm going through some heavy energy, man, I mean, wow, it's beautiful if you're unhappy, but now I'm getting behind my feelings, like into a new reality, a space for me to be me, and it's an out sight head trip, you know, going with my process, getting clear on where I'm coming from, just laying the vibes out there and really it just blows me away, dig ?

ce qui signifie, en somme, « je me sens changer et cela me trouble ». Tous les personnages de Claude Le Bouthillier, d'ailleurs, parlent comme des anciens directeurs de conscience recyclés en psycho-thérapie et qui seraient devenus gurus en faisant de la dynamique de groupe avec des charismatiques dans des bains-tourbillons californiens. Ils s'interviewent mutuellement, se livrent méticuleusement les résultats de leurs fumeuses cogitations, s'échangent des diagnostics et des maximes de leur cru, se font des confidences vaseuses et sirupeuses comme dans les soap operas, s'analysent, extrapolent et verbalisent à en perdre haleine. Leur utopisme délirant est en flagrante contradiction avec la réalité, apocalyptique, mais ils ne s'en alarment guère. Une fois reconnu le problème, ils passent cérémonieusement à l'étape suivante, la recherche des solutions. Elles se formulent toutes en termes de thérapies, comme si le Mal était une maladie infectieuse. Les Acadiens de Le Bouthillier, restés sains grâce à leur isolement, ont gardé un instinct intact et les remèdes-miracles sont vite trouvés. Tout y passe : le retour aux sources, le macramé, le ballet-jazz, les tapis crochetés, le fol-

kloré, la dynamique de groupe, le chant grégorien, les chaises berçantes, la généalogie, la bombarde et le ruine-babine. L'humour est même indirectement mentionné, sans doute par inadvertance, entre le « timing » et la bio-énergie.

Le tout se termine par un grand festival international des arts, sorte de super concert-rock, de super happening, de super congrès charismatique, avec chorales, psychodrames, catharsis, exorcismes, télépathie, pulsations, vibrations, quadrivision, mantras, mandalas, pamoison collective et commu-

nion cosmique. L'épilogue laisse entendre que l'humanité est alors remise sur la bonne voie par ce festival « porteur d'espoir ».

Avec *Isabelle-sur-Mer*, Claude Le Bouthillier accomplit donc le tour de force d'écrire non seulement un roman d'anticipation situé au XXI^e siècle et un roman d'amour et d'aventure dans la tradition du XIX^e siècle, mais aussi une amusante satire de l'esprit de notre temps, ou, en tout cas, d'une certaine mentalité nord-américaine contemporaine.

2-

Raconte-moi Massabielle

de Jacques Savoie

Pacifique Haché, le héros de *Raconte-moi Massabielle*, de Jacques Savoie, une autre publication des Éditions d'Acadie, est aux antipodes des Acadiens programmés, américanisés, pasteurisés et homogénéisés de Claude Le Bouthillier. C'est un Acadien opiniâtre qui ne se résigne pas à la disparition de son village natal, condamné par une grande compagnie minière qui convoitait le sol et le sous-sol de Massabielle. Tous ses anciens voisins ont été convaincus d'aller s'installer à Bathurst.

— ... dire que quand y nous ont expliqué que c'était mieux pour nous autres de déménager en ville, l'excuse de ce temps-là, c'était que ça coûtait trop cher pour ouvrir le chemin l'hiver pis de nous amener l'électricité jusque là.

Trop cher pour les roches pis les patates qu'on ramassait. Pis asteur, c'est les mines qui rachètent nos terres ! C'est drôle ça, vous trouvez pas que c'est drôle ! (p. 39)

Ce qui est encore plus louche, c'est que les habitants de Massabielle, à qui on a donné des maisons en compensation ont été transplantés, comme par hasard, en plein milieu anglophone.

— *On est-ti mieux, icitte, nous-autres ? Quand y nous ont sortis de Massabielle, y nous ont emmenés*

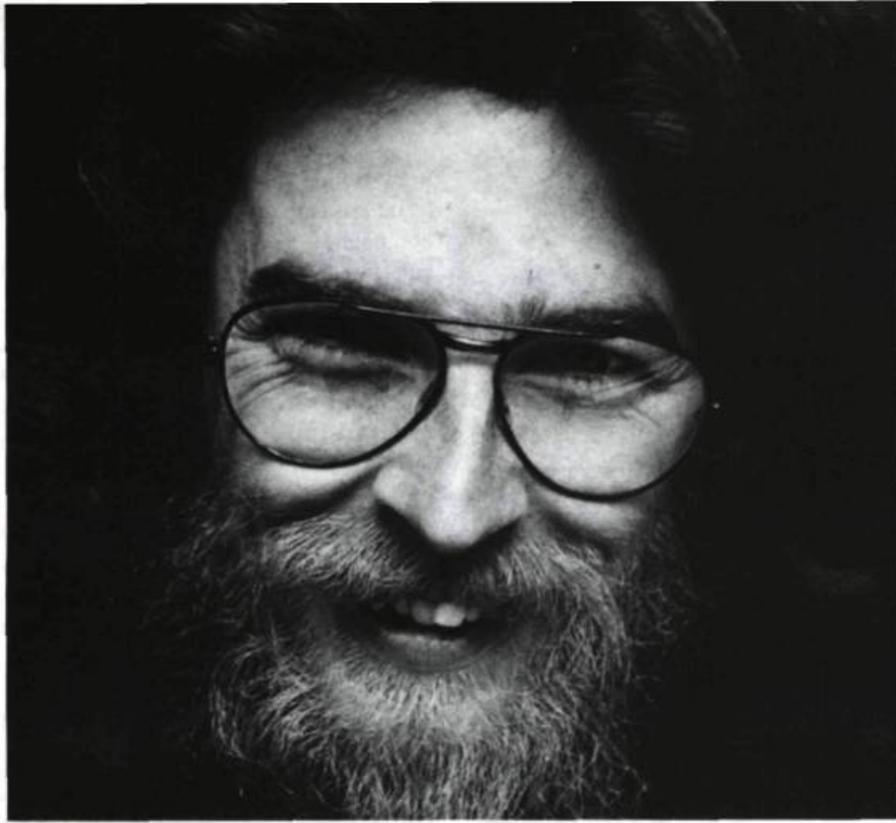
dans une ville d'Anglais. Pas à Petit Rocher ou à Pointe Verte . . . non, non !! Notre rue s'appelle Welfare Street, icitte.

C'est dur, vivre ça. Monsieur.

Pis tu nous demandes qu'est-ce qu'y fait Pacifique, à Massabielle ? Et ben y fait rien, comme nous autres. Mais si tu me demandes, j'te dirai que j'aimerais ben mieux rien faire là-bas qu'icitte. (p. 42)

Le fier Pacifique a sur le coeur cette petite déportation en douce. Son excès-





sive gâité, ses bouffonneries cachent du désespoir et de la colère.

— *Massabielle, c'est une maladie terminale, comme y disent ! Mais une maladie terminale, quand c'est tes docteurs qui te l'ont donnée, tout ce qui te reste pour te défendre c'est de les rendre fous tes docteurs. Avant de rendre l'âme. (p. 49)*

Pacifique n'ignore pas que ses vieux amis de Massabielle sont devenus alcooliques à Bathurst. Et eux, là-bas, se rendent compte qu'ils ont été dupés. « On est partis de Massabielle sans même savoir pourquoi. Ça fait cinq ans qu'on demande notre bière en anglais et pis on s'aperçoit qu'à chaque gorgée qu'on prend, c'est une marche de moins vers la cave. » (p. 42)

Pacifique, lui, ne se rend pas. Seul habitant du village, il campe à l'église et s'est proclamé roi de Massabielle. Il y a de l'ingéniosité et de l'humour dans sa folie. Il a tendu sa corde à linge dans le jubé et transformé le confessionnal en cabinet, spirituel recyclage qui lui vaudra plus tard quelques ennuis. Il tient tête à l'avocat de la Noranda Mining Ltd, chargé de convaincre le roi de Massabielle de quitter les lieux, et l'envoie promener de la plus belle manière.

Raconte-moi Massabielle n'est pourtant pas un roman à thèse, prêcheur ou didactique. Pacifique est un vrai per-

sonnage, vivant et insaisissable, qui charme malgré son intransigeance et qui se révèle rusé et sensé derrière ses extravagances. Le roman de Jacques Savoie est habité et animé par Pacifique, comme le village lui-même. Quand la belle Stella s'amène avec armes et bagages, on croirait qu'il s'est inventé une âme-soeur si elle ne circulait pas dans l'église et la sacristie, moqueuse et imprévisible, avec la déconcertante liberté des vrais humains. Leurs amours sont tendres et fantaisistes, comme Pacifique. Quand on voit apparaître et s'avancer, par magie dirait-on, de belles jeunes femmes enceintes qui s'appellent Emma Doiron ou Jeanne Lanteigne et qui viennent causer à voix basse avec Stella, entre le perron et la route, on devine que Pacifique, en train de rêver, voit revivre Massabielle, Arcadie où il vivrait avec Stella, entouré de voisins fidèles et vaillants.

Le grand malheur qui vient menacer leur idylle et dont ils finissent par triompher, n'est pas une catastrophe à l'échelle planétaire, mais, plus simplement et plus finement, une banale « télévision » en plastique jaune, cadeau empoisonné de la Noranda Mining Ltd, sans doute laissée à la porte de l'église par l'avocat sournois, comme un bébé abandonné. Puisque Pacifique a refusé d'aller à la civilisation, la civilisation vient à lui. Il découvre la

télévision pendant que Stella, déjà initiée au petit écran, observe la transformation du roi de Massabielle assiégé, tourmenté jusque dans sa faculté de rêver par l'impérieuse et toute-puissante compagnie. Pacifique, d'abord résolu à comprendre puis à vaincre la télévision, comme il a fait avec l'avocat de la compagnie, se laisse séduire par une émission qui lui rappelle les bingos, « The price is right », sorte de loterie où il suffit de deviner le prix exact d'un réfrigérateur pour le gagner. Avec Stella, on voit arriver le triste moment où l'incomparable Pacifique, l'irréductible roi de Massabielle, se met à rêver, lui aussi, au grand jour où il apprendra, les larmes aux yeux et la mâchoire frémissante, qu'il a gagné un congélateur, à ce moment de gloire où il pourra, vu et envié par des millions de téléspectateurs, se livrer, comme ses prédécesseurs, à l'obscène, à l'ahurissant cabotinage des gagnants de concours télévisés.

Stella, de plus en plus délaissée, décrit dans son journal les progrès du mal.

La télévision a débordé de chaque côté du lit. Comme une pâte à tarte qui ne voudrait plus s'arrêter d'enfler.

Il faut passer par dessus pour retomber dans le lit. C'est le seul espace encore habitable dans la sacristie.

Moi, je dors dans l'église, sous l'autel maintenant.

L'image de la télévision fait 180 degrés, tout l'tour du lit et quand quelqu'un gagne un char, au « Price is right », il passe devant les yeux de Pacifique grandeur nature. (p. 127)

Pacifique, soudé depuis des jours à sa « télévision », ne s'aperçoit même pas du départ de Stella, qui se retire, la mort dans l'âme, supplantée par sa rivale électronique. Mais Pacifique a gardé de bons réflexes, il est un peu fleur bleue et c'est toujours lui qui règne dans ce roman. C'est pourquoi le Massabielle raconté par Jacques Savoie a un tendre dénouement, un peu fou, comme le roi, et de bon augure.

Gilles Cossette